

« Titin se leva du mauvais pied et l'âme en peine. L'argent se faisait de plus en plus rare et pendant des périodes beaucoup trop longues à son goût. Il semblait qu'Aslima, depuis sa liaison avec Lafala, avait perdu toutes ses capacités, elle qui était l'une des putains les plus endurantes du Quai. Quelque chose ne tournait pas rond. C'était une bonne chose de s'occuper de Lafala tout en attendant la suite. Il était tout à fait d'accord avec ça et toujours prêt à donner de bons conseils à Aslima. Mais il n'y avait pas de raison pour que cela change les bonnes vieilles habitudes et que cela le prive, lui, de son pain quotidien et de son argent de poche pour les apéritifs et l'indispensable cigare d'après dîner qui était le signe distinctif des maquereaux du Quai. Et, de surcroît, il était grand temps pour lui de s'acheter un nouveau costume. Il s'était senti un peu minable ces derniers temps parmi ses camarades d'armes. Et maintenant il s'interrogeait... Était-il possible qu'Aslima le trahisse avec Lafala ?

Les choses avaient pris un tel tour qu'il n'avait même pas de quoi payer ses repas et il mangeait à crédit à *La Queue de Cochon* – un petit restaurant de coquillages sur le Quai. Auparavant il y allait accompagné d'Aslima, mais désormais elle prenait la plupart de ses repas en compagnie de Lafala.

Un changement subtil s'était opéré en Aslima et cela n'avait pas échappé à Titin. Même si elle essayait d'être la même extérieurement, elle se montrait différente dans leurs relations intimes. Il ne sentait plus en elle le désir et le sentiment de dépendance envers son souteneur qu'elle savait exprimer jusque là.

Aujourd'hui, il déjeunait avec Aslima. Ils se rendirent ensemble à *La Queue de Cochon* et prirent, accrochées à un clou, leurs serviettes nouées ensemble, couvertes de mouches et de chiures d'insectes. Ils mangèrent en silence. Ils s'étaient violemment disputés et, depuis deux jours, il y avait une grande tension nerveuse entre eux deux.

Après le déjeuner, Titin alla dans un café où un groupe de ses collègues se retrouvaient régulièrement pour jouer aux cartes. Il n'avait en sa possession que dix francs qu'il perdit au poker. Être assis là, impuissant, à entendre l'argent tinter et cliqueter et à voir pièces et billets s'amonceler sous les paumes de ses collègues ne fit qu'accroître sa mauvaise humeur.

En fin d'après-midi, lorsqu'il regagna leur repaire, Aslima se préparait pour un rendez-vous avec Lafala. De dehors, il l'avait entendue fredonner un air africain, une mélodie répétitive et mélancolique, et cela avait accru sa mauvaise humeur.

– Où tu vas ? lui demanda t-il.

– Pourquoi ? Tu sais bien que je vais voir Lafala, répondit brièvement Aslima.

– Ça serait mieux si tu allais nous faire un peu de fric autre part, dit Titin. Tu perds trop de temps avec ce gonze.

– Je dois l'amadouer. C'est la seule chose à faire. Je lui ai promis de venir ce soir.

– Écoute-moi ! Je pense pas que tu joues correctement la partie. C'est trop facile. Tu devrais le

faire douter, lui faire faire du souci.

– Si tu crois que tu connais mieux les règles du jeu que moi, dit Aslima, enfile donc une jupe.

– N'essaie pas de me chier dessus à cause de ce Pieds-Coupés, espèce de pute prétentieuse. Tu passes toutes tes soirées avec lui, tu t'empiffres et tu bois du bon vin. Et tu te contrefiches que, moi, je crève la dalle et que je puisse même pas me payer un verre.

– Alors, j'arrête d'y aller si tu veux pas que j'y aille, dit Aslima sur un ton froid et métallique.

– J'ai pas dit qu'il fallait que tu arrêtes. Mais je crois que tu devrais pas être avec lui aussi souvent et que tu pourrais continuer à tapiner en douce.

Aslima haussa les épaules et recommença à fredonner la mélodie africaine.

– Avec ta façon de te comporter, tu arriverais à me faire croire que tu es amoureuse de ce satané moignon, dit Titin.

– Et si je l'étais ? répliqua Aslima en riant de façon moqueuse. C'est pas impossible.

– Ah, c'est pas impossible, hein ? Et qu'est-ce que tu en ferais ? Tu irais jouer les infirmières avec lui dans la jungle ? J'imagine que ce serait agréable d'aller vivre à nouveau à poil. Tu enverrais promener toutes tes nippes et tes bas de soie et tu porterais juste une feuille de bananier. Au revoir le Quai et tout le monde et tu deviens la bonne petite squaw toute nue de Pieds-Coupés dans une hutte de la brousse !

– « Espèce de sale rat ! » s'écria Aslima, « Lafala est un bien meilleur homme que toi, même s'il n'a pas de pieds. Tu crois que la jungle me fait peur ? Je préfère encore y retourner que de mener ici cette vie de chien. »

– Ah oui, c'est ça que tu aimerais ?

– Non seulement j'aimerais, mais je le ferai. Et Aslima quitta la pièce avec précipitation.

Mais au lieu de prendre le chemin qui longeait le quai pour regagner l'hôtel de Lafala, Aslima tourna dans une traverse. Par la traverse, on s'élevait jusqu'à une esplanade qui surplombait la magnifique baie. L'esplanade était bordée par un parapet et un à-pic de quinze mètres au pied duquel commençait une avenue qui longeait sur des kilomètres le front de mer.

Les familles qui habitaient les maisons entourant l'esplanade prenaient le frais avant le souper. Des enfants jouaient dans le sable. Ça et là, des couples d'amoureux étaient assis dos à la mer.

Aslima s'assit sur un banc et contempla la vaste baie. De là-haut, le quai resplendissait comme un rêve avec ses façades gris pâle formant une barrière le long de la mer, ses petits bateaux de pêche agglutinés les uns aux autres et les lumières qui coloraient légèrement le clapotis des vagues. Au large, les grands navires se profilaient sur l'horizon dans la pénombre crépusculaire.

La nuit tomba rapidement recouvrant la ville et la mer d'un voile épais. Et Aslima s'y perdit. Des lumières scintillaient le long du Quai, en rangs ou en grappes à l'intérieur de la ville, mais les bords de la rade restaient dans l'obscurité la plus totale.

La pénombre devint plus épaisse encore, se chargeant d'humidité, et Aslima y demeura seule, inerte, comme si son esprit avait quitté son corps. Puis, au terme d'un étrange et long intervalle, une lumière rouge apparut à l'horizon et lui révéla une scène différente. Elle se trouvait au cœur d'une ville antique aux murs blanchis à la chaux. Un chant retentissant s'en élevait, comme si un millier de muezzins lançaient leur appel d'une seule voix, limpide et puissante.

Il y eut alors un bruit de pas précipités, on aurait dit que toutes les maisons avaient brusquement déversé leurs habitants dans la rue. Puis commença une longue procession d'hommes, de femmes et d'enfants aux amples robes, qui s'avançaient comme pour un rituel de minuit, en tapant des talons et en dansant au son d'une musique barbare, les hommes brandissaient des épées, les femmes chantaient et gémissaient, les enfants faisaient des cabrioles et Aslima se trouvait parmi les femmes en transe.

La procession pénétra en serpentant dans une cour pavée de marbre et de malachite, entourée de galeries où se tenaient des familles et tout le monde marchait autour d'une fontaine jaillissante et plongeait ses mains dans l'eau limpide. Du parfum se répandait sur eux depuis le ciel.

S'ensuivit un merveilleux festin. Les gens se rassemblaient sans cérémonie, les vieux, les jeunes, les hommes, les femmes et les enfants, s'agenouillant et s'installant sur des tapis qui semblaient magiques et des piles de coussins bigarrés, sous des lumières qui évoquaient des fleurs multicolores, baignées dans des nuées d'encens, et tous se rassasiaient magnifiquement...

Lorsque le festin fut terminé, le rythme trépidant du tambour éveilla à nouveau la foule après un moment de repos, et elle se mit à danser et à chanter encore et encore, répétant la mélodie, phrase après phrase, effilochant les fils de la vie, des plus complexes aux plus simples, jusqu'aux origines, comme une évocation des dieux premiers sortis du ventre mystérieux de l'Afrique pour procréer et se propager sur toute la surface de la terre.

La foule dansait encore et encore jusqu'au plus profond de l'obscurité... et, lorsqu'elle arriva à nouveau dans la lumière, la cour s'était transformée en un lieu de culte. Tous s'inclinèrent avec soumission en un cercle fiévreux. Levant timidement la tête, Aslima fut éblouie par la beauté de ce qu'elle vit. Eclipsant tout le reste, un immense dôme parsemé des plus beaux bijoux de la terre reflétait toutes les couleurs de la vie.

Et, comme elle le contemplait, le cœur soulevé, elle fut fascinée et émerveillée par une épée flamboyante suspendue au centre du dôme. Une voix d'or chantait ses louanges : l'Épée de la Vie ! L'Épée de la vie !

Tous les gens de la terre étaient rassemblés sous le dôme et adoraient cette Épée. Certains étaient esclaves, d'autres étaient libres ; certains étaient dévergondés et d'autres paisibles. Certains étaient étranges, d'autres étaient tristes ; certains avaient le cœur léger et d'autres le cœur lourd.

Mais ils étaient tous en adoration, créatures assujetties et offrant sacrifice : fleur tout juste

écloso de l'enfance, fruit de l'adolescence, miel de la maturité, vin de l'expérience, vinaigre des désillusions, bouillon amer du cynisme, lamentations des espoirs déçus.

Et parmi la multitude, un groupe se tenait à part, s'offrant corps et âme en sacrifice. Au milieu de ce groupe se trouvait Aslima, indécise et luttant contre elle-même. Elle ne voulait pas se soumettre entièrement, mais ne parvenait pas à se détacher. En se débattant pour se libérer, elle aperçut Lafala parmi les individus libres et, anxieuse, cria dans sa direction. Mais il ne pouvait la rejoindre.

Lafala ! Lafala ! Lafala ! Mais une muraille se dressa, l'isolant complètement et tout replongea dans l'obscurité.

« Oh, mon Dieu, je suis libre ! » s'écria Aslima en se levant.

L'esplanade était déserte et silencieuse.

« Seigneur, combien de temps ai-je passé ici ? Quelle vision ! À la fois terrible et douce ! Je me demande si cela est de bon ou de mauvais augure. Il faut immédiatement que j'aie en parler à Lafala. »